

cette mère irlandaise qui chantait au pied de l'échafaud l'épique de son fils condamné à mort ?

Mais la poésie contemporaine de l'Irlande nous entraîne bien loin de celle des saints et des anciens poètes féniens, Tout naissait alors ; tout fleurissait, chantait, s'enflammait, rayonnait, souriait ; c'était l'aurore. Aujourd'hui c'est le soir ; le ciel devient plus sombre, l'air est chargé de vapeurs, on respire moins facilement ; je ne sais qu'un froid vous gagne ; on va la tête penchée et l'âme inquiète ; vers quelle destinée ? Personne ne le saurait dire ; l'étoile qui doit remplacer le soleil des bardes ne paraît pas encore. Quand viendra-t-elle réjouir et consoler les cœurs ?

Les patriotiques éditeurs des Anthologies irlandaises dont j'ai écrit le titre en tête de cet article, l'appellent de tous leurs vœux. M. Gavan Duffy voit d'un œil jaloux l'Écosse, cette sœur de l'Irlande, s'enorgueillir d'avoir donné le jour à Burns, et les chansons de l'illustre paysan placées à côté de la Bible de famille, dans la chaumière des Highlands. Il eût pu envier de même au pays de Galles ce barde Talhaïarn que la reconnaissance nationale vient de doter d'une rente viagère, et à la Bretagne française notre Brizeux dont toute la race celtique a le droit d'être fière.

Mais pourquoi des regrets ? se dit M. Duffy ; "un peuple aussi sensible que le peuple irlandais, aussi passionné, aussi familiarisé avec la douleur, aussi désintéressé, aussi courageux, vivant au milieu de tant de beautés naturelles, de tant de souvenirs héroïques et doué d'une imagination et d'un esprit si vifs, n'a-t-il pas déjà la poésie à son foyer ?" Et exprimant une attente qui sera, je l'espère, une prophétie :

"Tôt ou tard, ajoute-t-il, on verra paraître quelque grand poète

paysan, et il donnera une voix et une forme aux sentiments et aux inspirations qui sont la propriété commune de toute notre nation."

En attendant ce barde providentiel qu'on peut rêver tout aussi bien gentilhomme ou bourgeois que paysan, pourvu qu'il soit Irlandais de race, de langue et de cœur, mais surtout de religion, M. Duffy, et après lui M. Mac Carthy, ont voulu recueillir, comme dans un concert, les voix modernes qui leur ont paru le plus se rapprocher de l'idéal conçu par leur patriotisme.

Je me demande néanmoins si le concert répond tout à fait aux promesses du programme. On m'annonce des ballades irlandaises, et je n'entends chanter que des morceaux anglais. Est-ce qu'Érin n'aurait plus de chants populaires ? De ces chants où, selon l'expression du grand poète polonais, une nation dépose comme dans une arche sainte les trophées de ses héros, l'espoir de ses pensées et la fleur de ses sentiments ? Est-ce qu'elle en serait réduite aux triviales chansons recueillies dans les rues de Cork ou de Kerry, et dont les Revues anglaises ont eu raison de se moquer ? Ne nous reste-t-il plus rien à glaner dans les campagnes d'Érin après la riche moisson de MM. Hardiman et Daly ? Ces braves paysannes qui nourrissent leurs enfants de regrets et d'espérances, à défaut de lait et de pain, ne savent-elles plus de ballades sur les luttes de leurs pères ou de leurs maris contre la tyrannie anglaise ? Un pareil doute serait injurieux, et M. Duffy aurait raison de le repousser comme tel. Il est le premier à reconnaître le succès qui couronnerait de nouvelles recherches entreprises pour retrouver et conserver par l'écriture les chants patriotiques et religieux qu'on n'a jamais cessé de composer depuis le jour de la conquête ju-qu'à la der-